

MICHAŁ KRZYKAWSKI

Université de Silésie

Réécrire le symbolique : entre l'ironie et l'engagement politique *L'Euguélienne* de Louky Bersianik

Dans ses *Politiques de l'amitié* Jacques Derrida analyse le concept d'amitié depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. Sa lecture généalogique des textes d'Aristote, de Cicéron, de Montaigne et de beaucoup d'autres démontre que l'ami est toujours un homme et que le modèle de l'amitié implanté dans notre culture est celui qui représente la relation entre deux hommes. Tous les deux sont liés d'un sentiment d'affection, car ils se ressemblent, ils sont amis plutôt en relation moi—le même qu'en relation moi—l'autre (DERRIDA, J., 1994). Les deux amis sont des frères. On allait dire que l'un est un frère pour l'autre. Mais l'autre ici c'est pourtant le même... En tout cas, le sentiment d'amitié interpelle celui de fraternité. L'ami fraternel n'est-il pas un ami à toute épreuve? Ne dit-on pas vivre en frère, vivre comme des frères pour définir une amitié étroite? Trop évident? Pas tellement si l'on se rappelle que la fraternité est l'un des fondements de la démocratie. « La démocratie s'est rarement représentée elle-même sans la possibilité au moins de ce qui ressemble toujours [...] à la possibilité d'une *fraternisation* » (DERRIDA, J., 1994 : 6). Ceci dit, il est donc judicieux de se demander : Où en est la soeur? Qu'en est-il avec la soeur dans la fameuse triade « Liberté, Égalité, Fraternité »? Il est vrai que, comme le dit Derrida, « la phratriarchie peut comprendre aussi les soeurs mais comprendre peut vouloir dire neutraliser. Comprendre peut commander d'oublier par exemple [...] que la soeur ne fournira jamais un exemple docile pour le concept de fraternité » (1994 : 6).

Coupons ici la réflexion derridienne, car une précision s'impose. En fait, pourquoi parler des concepts d'amitié et de fraternité chez Derrida pour

aborder un roman de Bersianik ? Il y en deux raisons : Premièrement, la phratriarchie reflète bien le phallogocentrisme du discours philosophique qui a pesé sur notre héritage culturel, ce qui ouvre en même temps la voie à la déconstruction. À supposer que déconstruire consiste à subvertir, à délire, à faire éclater les pré-supposés logiques de la pensée occidentale, il serait possible de voir dans toute stratégie féministe, y compris dans celle de Bersianik, une déconstruction (dans une large acception du terme) du phallogocentrisme. Deuxièmement, le concept de fraternité pensé dans le contexte de la démocratie démontre que le problème d'inscription du féminin dans le discours phallogocentrique, ce qui constitue l'un des enjeux majeurs de *L'Euguélionne*, n'a pas perdu d'actualité depuis la publication du roman.

L'objectif de cette communication est d'analyser les possibilités de lecture que *L'Euguélionne* offre aujourd'hui. Trente ans ont coulé depuis la sortie du roman et le débat féministe s'est remarquablement déplacée. Malgré une ironie foisonnante qui réjouit le cœur aujourd'hui encore, de nombreux fragments et stratégies mises en place dans le texte nécessitent une révision critique. Tout cela non pas pour discréditer le roman de Bersianik comme un ouvrage désuet. Tout au contraire. Si l'image de la femme opprimée présentée dans le texte n'est plus celle de la femme d'aujourd'hui, cela veut dire que *L'Euguélionne* a bien assumé son rôle et c'est la meilleure mesure de son succès. Il serait pourtant intéressant de voir comment et sous quelles conditions la stratégie discursive, notamment celle de la parodie, que le texte met en place, peut constituer une des stratégies utilisées par les écrivaines féministes et, en même temps, s'affirmer comme l'autre nom de l'inter-texte, c'est-à-dire « l'impossibilité de vivre hors du texte infini » (BARTHES, R., 1973 : 59).

L'Euguélionne vient du cosmos, du fond de l'espace : « Moi, dit l'Euguélionne, je cherche ma planète positive et je cherche le mâle de mon espèce » (BERSIANIK, L., 1976 : 19). Sur la planète dont elle vient, comme elle le relate à une foule de journalistes, on retrouve deux espèces différentes : celle des Pédaleuses qui est l'espèce des femelles et celle des Législateurs qui est exclusivement mâle. Les Législateurs sont obligés de se croiser avec les Pédaleuses pour se donner d'autres Pédaleuses qui, en vertu du principe DURA LEX SED LEX, continueront de faire pédaler l'espèce légiférante (BERSIANIK, L., 1976 : 20—21). Sur la planète de l'Euguélionne, les Pédaleuses, comme on le leur inculque déjà dans le berceau, sont des adjectifs, les Législateurs par contre sont des verbes : « les adjectifs sont interchangeables. Ce sont des bibelots, on les déplace à son gré, on en fait ce qu'on veut, on les supprime, on en rajoute, cela n'a pas tellement d'importance. Mais les verbes, eux, ne se laissent jamais saisir » (BERSIANIK, L.,

1976 : 28). Bref, le Législateur c'est l'action, la Pédaleuse c'est la non-action. « Sois belle et tais-toi » ou « Pense avec tes fesses » (BERSIANIK, L., 1976 : 21) : les inscriptions qu'on colle au front des Pédaleuses délimitent leur rôle dans la société une fois pour toutes. Dès l'entrée dans le texte, il n'est donc pas étonnant que l'Euguélienne ne soit pas trop bien tombée. La planète des Hommes où « une seule appellation désigne le mâle et l'espèce » (BERSIANIK, L., 1976 : 40), dont elle avait connu l'histoire et qu'elle aurait aimé autant éviter, n'est surtout pas sa planète positive. Nous connaissons bien cette planète, nous les hommes (« quand je dis [les hommes — M.K.] [...], devinez s'il s'agit d[es] mâle[s] ou de l'espèce... », BERSIANIK, L., 1984 : 226), ainsi que ses principes fondateurs.

La pensée occidentale est indéniablement dualiste. D'après Elizabeth GROSZ, « le dualisme est une hypothèse selon laquelle il y a deux substances distinctes, mutuellement exclusives et mutuellement exhaustives, l'esprit et le corps, dont chacune habite sa propre sphère réservée. Prises ensemble, elles ont des caractères incompatibles » (1994 : 6)¹. Par conséquent, le dualisme doit nécessairement recourir à la dichotomie qui « hiérarchise et classe deux termes polarisés pour que l'un devienne un terme privilégié et l'autre sa contrepartie réprimée, subordonnée et négative » (GROSZ, E., 1994 : 3). Conformément à ce qu'en dit Grosz, la philosophie occidentale depuis ses débuts est fondée sur une profonde somatophobie (GROSZ, E., 1994 : 5). Si nous attribuons la pensée dualiste à Descartes, ce n'est pas qu'il fut le premier à déprécier le corps. Tout de même, la recommandation de Descartes de transcender le corps pour accéder à la pureté de l'esprit ainsi que la distinction entre *res cogitans* et *res extensa* scellent la dichotomie de la pensée occidentale. Le corps devient ainsi un élément de trouble, un élément perturbateur qu'il faut tenir en bride et dont il faut se méfier. Toujours est-il que cette dévaluation du corps implique la dévaluation de la femme dont le caractère, à en croire nos plus grands philosophes, est plus corpor(é)elle² que celui de l'homme. Cette conviction a été réaffirmée par la tradition judéo-chrétienne qui a sanctifié la somatophobie pour protéger l'homme contre toute souillure. Car si le corps n'est pas ce qui est l'esprit dont la qualité est la pureté, il faut que le corps soit impur et par conséquent rejeté. Curieux comme la somatophobie et la gynophobie³ s'interpénètrent.

¹ Sauf indication contraire, nous donnons toutes les citations étrangères dans notre traduction en français, M.K.

² Terme emprunté à Elizabeth GROSZ (1994) qui définit également une des approches de la théorie féministe, notamment le féminisme corpor(é)el (ang. *corporeal feminism*). L'adjectif *real* (réel) souligne la matérialité de l'expérience du corps. On peut y voir aussi des résonances du Réel de Lacan.

³ Terme emprunté à Susan BORDO (1987 : 108). L'auteure y définit l'époque cartésienne comme gynophobique.

Revenons pourtant à notre extra-terrestre qui, dès qu'elle a atterri, fait de nombreuses observations des conséquences pratiques des discours misogynes pour les femmes. D'un côté, la femme, en tant qu'un être inférieur par rapport à l'homme, est « un territoire à envahir, une terre à investir » (BERSIANIK, L., 1976 : 263).

Par sa nature même associée au sale, elle devient « un aspirateur benévole pour l'Humanité, le poisson-vidangeur de l'aquarium de l'Humanité, le dépotoir naturel de l'Humanité, son filtre à saletés perfectionné, son étancheur de souillures attiré, son ramasse-poussière spécialisé » (BERSIANIK, L., 1976 : 282). De l'autre côté, en tant qu'« épouse-modèle-parfaite-ménagère-mère-exemplaire » (BERSIANIK, L., 1976 : 93), elle a la langue coupée depuis que « le Phallus [est] déguisé en Dieu » (BERSIANIK, L., 1976 : 266). Si la religion met la femme au service de l'homme, la psychanalyse la prive d'accès au langage. Toutes les deux sont d'ailleurs complices, la psychanalyse étant « une religion vieille comme le monde, qui avait connu un regain de vitalité au cours de ces dernières années. Un de ses prêtres les plus acharnés et les plus célèbres s'appelait St Siegfried. Il prêchait dans la montagne et avait beaucoup d'adeptes » (BERSIANIK, L., 1976 : 169). Écoutons avec l'Euguélonne le magistère de St Siegfried : « Le Phallus [...] occupe la place centrale de Tout Homme digne de ce nom. [...] Hors du Phallus, point de salut ! Pensez-y bien, mes frères privilégiés, mes pauvres soeurs démunies... » (BERSIANIK, L., 1976 : 215). Ce que ne dit pas St Siegfried, le dit son émule le plus renommé que nous retrouvons dans le texte sous le nom St Jacques Linqant (comme le suggère Lori Saint-Martin, « Délinquant » ou « Clinquant », SAINT-MARTIN, L., 1997 : 135), dont l'Euguélonne avait beaucoup entendu parler. Il y a lieu de se rappeler les grandes lignes de son évangile sur « la centralisation phallique » : Le « je » devient le « je » grâce à la séparation de la mère et à l'affiliation au père, c'est-à-dire à l'entrée dans le langage (l'ordre symbolique). Selon Lacan, notre image du corps résulte d'un jeu dialectique entre le sujet et l'Autre / la mère qui a lieu dans le stade du miroir. Cette image précède la formation du sujet et nous permet de dire « je » une fois que nous sommes entrés dans le symbolique (HYŻY, E., 2003 : 126—128). Il est à préciser que l'image de la mère est pour l'enfant une image de manque et de castration, alors que le père symbolise l'autonomie et le pouvoir associé au Phallus. Entré dans le symbolique, l'enfant n'associe plus le Phallus à la mère et commence à l'identifier au pénis. Ainsi le garçon se trouve-il devant l'angoisse de castration, tandis que la fille se voit toujours déjà châtrée. Le refoulement visuel et linguistique est donc indispensable pour la constitution du sujet, la femme et le féminin étant toujours ce qui est refoulé (HYŻY, E., 2003 : 126—128). Quelles en sont les conséquences pour la femme ? La femme ne

peut pas parler en position de femme et si elle parle, ce n'est qu'en position d'homme. En tant qu'elle-même, la femme n'existe que comme le « non-je » qui permet la constitution du « je » masculin, le seul à pouvoir être nommé (HYŽY, E., 2003 : 126—128)⁴.

Il s'agira donc dans *L'Euguélienne* de voir le monde de façon aphasique et de réécrire au féminin les deux discours les plus misogynes — la religion et la psychanalyse, l'une assimilée à l'autre — pour y inscrire La Femme. C'est l'ironie, ce qui s'est laissée déjà remarquer dans les fragments cités plus haut, qui est le *spiritus movens* de la réécriture de Bersianik. D'après Linda Hutcheon, l'ironie se donne pour objectif « une signalisation d'évaluation, presque toujours péjorative »⁵. L'ironie est à la base du fonctionnement de deux genres voisins, notamment la parodie et la satire. Si pourtant la parodie vise un texte ou une convention littéraire (d'après Hutcheon, la parodie, étant « une superposition de textes » (HUTCHEON, L., 1981 : 142), elle intègre un texte parodié dans le texte parodiant), la satire vise des abus extratextuels afin de les corriger. Il en résulte une combinaison des deux genres : la parodie satirique qui vise un texte tout en dénonçant des abus extratextuels et la satire parodique qui vise des abus extratextuels tout en utilisant la parodie (HUTCHEON, L., 1981 : 142). Dans *L'Euguélienne*, comme on l'a déjà indiqué, la parodie sert à réécrire des textes misogynes, alors que la satire est un outil à dénoncer le sexisme de la société phallogratique. Comme le remarque Lori Saint-Martin, il serait difficile de séparer les deux formes, car « le discours misogyne et le comportement sexiste forment l'envers et l'endroit d'une même réalité. La misogynie est un vaste ensemble — textuel et social — contre lequel s'écrit *L'Euguélienne* » (SAINT-MARTIN, L., 1997 : 131). Il est pourtant essentiel pour notre propos de souligner que si le roman révèle des comportements sexistes, c'est pour démontrer, nous le croyons, que le sexisme est une conséquence de l'ordre du discours occidental véhiculant les significations dans le langage et de ses (pré)supposés gynophobiques. D'où notre intérêt portant plutôt sur ce

⁴ Dans la version de Bersianik la théorie lacanienne se résume de façon suivante : « [Jacques Linqant — M.K.], disait-on, était à la fois très ontologiquement shakesperien (ÊTRE OU NE PAS ÊTRE LE PHALLUS), très possessivement boulevardier (EN AVOIR OU PAS) et enfin, très déambulatoirement triangulomane (LA PROCESSION OEDIPIENNE NE POUVANT SE FAIRE QU'AUTOUR DU PHALLUS, ce qui tendrait à prouver qu'à force de tourner en rond on réalise l'admirable Mouvement Triangulaire du Cercle Viril ou l'inverse — eu égard à la dialectique basale de toute contradiction inhérente à la condition spatio-temporo-humano-masculinoïde — c'est-à-dire, le Circuit Phallique du Triangle autour du Pivot Central conçu comme Primat Primaire et Primitif au Xième degré d'Introjection suivant l'évolution du Sujet Médian) » (BERSIANIK, L., 1976 : 214).

⁵ HUTCHEON, L., 1981 : 142, d'après SAINT-MARTIN, L., 1997 : 131.

qui est dans *L'Euguélienne* parodié, notamment les discours religieux et psychanalytique, que sur les abus sexistes envers les femmes dénoncés par la satire.

Puisque c'est de la déconstruction des fondements de l'Homme qu'il s'agit, la parodie doit donc remonter à l'aube de l'Humanité. Ainsi nous assistons à l'histoire de la Création version féministe. A peine né, Adam, éprouvant « la nostalgie de grands espaces » et « l'attirance du Gouffre », désire trouver « le Néant compensatoire de son Être » (BERSIANIK, L., 1976 : 41). Voilà ce qui se passe ensuite : « De guerre lasse, il s'endormit. Et, pendant son sommeil qui dura neuf mois, il conçut la Femme Majuscule et la mit bas au bout de ce temps. C'était Yahvé qui, passant par là, lui avait fait cet enfant à son insu. C'était une erreur, bien sûr, mais nous ne sommes pas là pour juger des erreurs de la Divinité » (BERSIANIK, L., 1976 : 41). Quelle fut l'angoisse de notre « père-mère » quand il vit le handicap de son enfant. Pourtant, comme il se sentit en même temps fasciné par ce manque. C'était exactement ce vers quoi il aspirait : « Que vais-je devenir, gémit Adam ? M'y jeter tout entier (il parlait du Gouffre à peine entrevu) me paraît extrêmement périlleux. C'est risquer de me perdre à tout jamais dans des profondeurs inconnues, marines peut-être, et, qui sait... terriblement axidentées... ! » (BERSIANIK, L., 1976 : 42). On voit donc bien à quel point la religion et la psychanalyse s'interpénètrent dans l'image de La Femme. D'un côté, La Femme, pour évoquer St Siegfried, est « un continent noir » de l'autre, « une Maculée Conception » (BERSIANIK, L., 1976 : 148) dont la tâche est d'« Immaculer les êtres et les choses, jusqu'à ce que mort s'ensuive » (BERSIANIK, L., 1976 : 148). De plus, l'Euguélienne est un « Christ féminisé ». Mi-divine, mi-humaine, elle descend sur la terre, fait de nombreux adeptes, prêche sur la montagne, meurt et ressuscite (SAINT-MARTIN, L. : 133). Dieu étant une femme, l'Euguélienne est « la Fille Bien-Aimé de la Déesse Wondjina et de la Cerveille Suprême » (BERSIANIK, L., 1975 : 50 ; comp. aussi SAINT-MARTIN, L., 1997 : 133), alors que toutes les trois ne font en réalité qu'une :

Cependant, et c'est ici que l'on voit que ce mystère est insondable, la Mère procède de la Fille et de la Cerveille suprême — c'est un moindre mal — tandis que la Fille procède de la Cerveille Suprême et de la Mère — à vrai dire, c'est dans cette position naturelle que l'affaire se corse — et que la Cerveille Suprême procède de la Mère et de la Fille — c'est une solution !

(BERSIANIK, L., 1976 : 51)

Et encore une autre version de la même histoire, cette fois-ci plus oedipalisée :

D'abord, quand la Fille et la Cerveille Suprême procèdent de la Mère, la Fille voit rouge et veut éliminer la Cerveille Suprême car elle veut être la seule à procéder de la Mère. Ce qui est impossible, ça foutrait en l'air toute la procession.

(BERSIANIK, L., 1976 : 51)

Si bouleversante que soit l'ironie de Bersianik — en fait, il est question des vérités que l'homme prend pour éternelles et il n'aime pas quand on lui rappelle leur caractère arbitraire — les femmes, comme le dit Lori SAINT MARTIN, « si [elles] veulent être autre chose que l'objet muet d'un discours tenu par les hommes, [elles] doivent décortiquer ce discours et le déconstruire avant de prendre la parole pour elles-mêmes » (1997 : 135). Il est pourtant judicieux de se demander si la désacralisation de la religion et la sacralisation de la psychanalyse à la fois, déclenchées par la parodie des textes sacro-saints de l'Humanité, sont des moyens efficaces pour inscrire le féminin dans le discours de l'Homme. L'ironie peut-elle vraiment être une langue de la féminité ? D'après Linda Hutcheon, la parodie implique toujours un paradoxe. La parodie pérennise le texte qu'elle tourne en dérision en intégrant dans le texte parodiant le texte parodié. Ce paradoxe de la parodie, Hutcheon l'appelle « la transgression autorisée » (HUTCHEON, L., 1984), en se rapportant à la théorie du carnivalesque de Bakhtine. Rappelons que la subversion du carnaval médiéval, d'après le théoricien russe, n'était que provisoire et admise par les autorités que le carnaval ridiculisait. Il en est de même d'un texte littéraire parodié, car la littérature, « cette étrange institution appelée littérature », comme la définissait Derida, autorise la levée des normes qu'elle établit et, suspendant toute institution, elle se suspend elle-même comme institution. Alors, quelque subversive que soit la parodie, elle est aussi normative (HUTCHEON, L., 1984), ce qui fait perdurer l'institution littéraire, « qui est en grande partie un club privé masculin » (SAINT-MARTIN, L., 1997 : 137). Par conséquent, la parodie, même si elle est la négation de la négation de la Femme dans le discours des hommes, est en quelque sorte complice, car elle ne cesse de réaffirmer le texte réécrit. Dans *L'Euguélienne*, cela est le plus visible lorsque l'ironie textuelle cède la place à l'engagement politique. L'Euguélienne prêchant sur la montagne, ne ressemble-t-elle pas à St Siegfried ? Au fond, les règles du jeu restent les mêmes, ce ne sont que les acteurs qui changent :

Faisons table rase de tout ce que nous tenons des Hommes. [...] Décrétons le primat des seins, ou le primat de l'utérus, ou le primat du vagin, ou le primat du clitoris et que personne n'ose mettre cela en doute, sous peine d'excommunication [...].

(BERSIANIK, L., 1976 : 294),

dit l'Euguélienne. Ou encore :

Au nom du Trou accueillant, et du Trou pénétrant et du Trou évacuant,
Amen.

(BERSIANIK, L., 1976 : 397)

On voit donc bien à quel point cette apologie du féminin retombe dans la logique du discours qu'elle tourne en dérision. « Transgresser c'est progresser », « les lois sont faites pour être transgressées » (BERSIANIK, L., 1976 : 313), dit l'Euguélienne lorsqu'elle prêche sur la montagne, mais à vrai dire ces mots d'ordre condamneraient la cause féministe à une aberration. En effet, la transgression, du moins conformément à ce qu'en dit Bataille, dépasse les normes tout en les maintenant (BATAILLE, G., 1957), si bien que le prétendu progrès ne voit pas le jour dans le roman. Ainsi, quoique l'oppression des femmes nous soit relatée d'une manière détaillée, la libération ne reste qu'un projet à venir qui ne vient pourtant pas (comp. SAINT-MARTIN, L., 1997 : 138).

Pourtant, la reprise parodique du texte du passé est toujours critique. Il ne s'agit pas de déraciner le texte de ses conditions historiques et l'enraciner dans le contexte actuel par un simple renversement du masculin et du féminin, ce qui donnerait naissance à une sorte de « gynologocentrisme ». Certes, on l'a vu, l'Euguélienne, dans de nombreux fragments de son discours parodique semble méconnaître ce cul-de-sac, n'empêche que le clou de la parodie est ailleurs. Si la parodie s'installe dans le texte du passé tandis que l'ironie qu'elle met en oeuvre le fait éclater, ce n'est que pour signaler, comme le remarque Hutcheon, comment les représentations actuelles viennent de celles du passé et quelles conséquences idéologiques dérivent de la continuité et de la différence à la fois (HUTCHEON, L., 1989 : 93). Autrement dit, la parodie mène à une confrontation directe résultant du problème de rapport entre ce que nous prenons pour naturel (par exemple les représentations du féminin inscrites dans la culture occidentale) et ce qui découle du culturel, mais avant tout du politique et du historique, bref du discours véhiculant les systèmes de signification dans la société. Dans cette optique, la parodie, du fait qu'elle démontre la force des constructions culturelles des représentations, peut être conçue comme une stratégie féministe. La parodie consitue un mode qui nous permet de prendre la parole tout en demeurant à l'intérieur du discours sans qu'il ne nous précède. D'après Hutcheon, cela autorise à voir dans la parodie une stratégie de ceux et celles qu'elle appelle « the ex-centric » (les ex-centriques), c'est-à-dire de ceux et celles qui sont marginalisés par une idéologie dominante (HUTCHEON, L., 1989 : 35). Pour cette raison, la parodie est devenue une

stratégie populaire et effective pour tous les artistes ethniques d'origines noires, artistes gays et artistes féministes qui cherchent à répondre à la culture prédominante, celle qui est blanche, hétérosexuelle et mâle, pour s'y retrouver (HUTCHEON, L., 1989). On voit donc bien que si la parodie fait travailler l'ironie dans et à travers le texte du passé, elle ne procède jamais à son rejet naïf au nom du futur. C'est dans ce sens qu'elle peut porter l'autre nom de l'inter-texte. Elle est une stratégie décentralisante, toujours déjà présente dans « le texte infini ». Comme le remarque Hutcheon, la parodie est à la fois déconstructivement critique et constructivement créative (HUTCHEON, L., 1989 : 95). Elle ne découle pourtant pas que de l'esthétique, d'un simple jeu intertextuel qui dévoilerait à l'infini de nouveaux contextes. Décentraliser, *L'Euguélienne* le montre bien, c'est faire entendre ceux et celles qui ont été dépourvu de voix, c'est dénaturer, malgré et par le texte du passé, ce qui n'a jamais été naturel.

Comment faut-il lire *L'Euguélienne* aujourd'hui ? Est-ce un roman manqué ? Ou, peut-être, il représente une stratégie féministe qui n'a pas perdu d'actualité ? D'une part, l'ironie se propageant dans le texte comme la langue de la féminité tombe dans son piège, car elle répète la logique du discours phallogocentrique. D'ailleurs, si la Femme réécrit ce discours au féminin, cela veut dire qu'elle ne parvient pas à sortir de la perspective masculine. A quoi bon mettre sur un piédestal le Trou et en faire tomber le Phallus ? Pourquoi remplacer un dieu par une déesse ? D'autre part, il ne s'agit pourtant pas ici de réaffirmer triomphalement avec Lacan, ou plutôt St Jacques Linqant, que « La Femme n'existe pas ». L'identité féminine n'est pas seulement l'affaire des philosophes et constitue un enjeu de la lutte menée par des femmes qui ont leurs propres corps et qui veulent faire entendre leur voix dans le discours qui les anéantit brutalement. Qui ne le reconnaît pas, qu'il soit un homme ou une femme, devient complice. Comme le remarque Lori Saint-Martin, l'écriture au féminin, « n'est plus définie aujourd'hui par rapport à celle des hommes, ce qui la condamnait à en être éternellement tributaire, mais plutôt appréhendée comme un objet épistémologique à part entière » (SAINT-MARTIN, L., 1997 : 7). S'il en est ainsi, c'est, entre autre, grâce à la révolte intransigeante de *L'Euguélienne* qui est, à nos yeux, une image de l'écriture au féminin naissante. Revenons donc encore une fois au sermon de notre extra-terrestre :

Il faut transgresser tout commandement, ordre, intimidation quels qu'ils soient. Il faut briser les tables de la loi, [...] les tabous, [...], les dogmes, [...] les maximes, les proverbes, les mots d'auteur, les évangiles, les mentalités, les souffles de salon, les modes, les conventions, les

conformismes mêmes révolutionnaires, les phrases lapidaires, qui sont des intimidations pures et simples.

(BERSIANIK, L., 1976 : 313—314)

Ça vaut le coup quand même...

Bibliographie

- BARTHES, Roland, 1973 : *Le Plaisir du texte*. Paris, Seuil.
- BATAILLE, Georges, 1957 : *L'Érotisme*. Paris, Minuit.
- BERSIANIK, Louky, 1976 : *L'Euguélienne*. Montréal, la Presse.
- BERSIANIK, Louky, 1984 : « Ouvrage de dame ». In : BELLEAU, Irène, DORION, Gilles (textes colligés et présentés par) : *Les oeuvres de création et le français au Québec. Actes du Congrès Langue et Société au Québec*. T. 3. Éditeur officiel du Québec.
- BORDO, Susan, 1987 : *The Flight to Objectivity. Essays on Cartesianism & Culture*. Albany, State University of New York Press.
- DERRIDA, Jacques, 1994 : *Politiques de l'amitié*. Paris, Galilée.
- GROSZ, Elizabeth, 1994 : *Volatile Bodies : Toward a Corporeal Feminism*. St Leonards, Allen & Unwin Pty Ltd.
- HUTCHEON, Linda, 1981 : « Ironie, parodie, satire, une approche pragmatique de l'ironie ». *Poétique*, N° 46.
- HUTCHEON, Linda, 1984 : « Authorized Transgression : The Paradox of Parody ». In : GROU- PAR, éd. : *Le Singe à la porte. Vers une théorie de la parodie*. New York, Peter Lang.
- HUTCHEON, Linda, 1989 : *The Politics of Postmodernism*. New York, Routledge.
- HYŻY, Ewa, 2003 : *Kobieta, ciało, tożsamość. Teorie podmiotu w filozofii feministycznej końca XX wieku*. Kraków, Universitas.
- SAINT-MARTIN, Lori, 1997 : *Contre-voix, essais de critique au féminin*. Montréal, Nuit Blanche Éditeur.